

INTRODUCTION

Au moment d'écrire, l'hésitation domine. Le sujet est attirant. Féminité triomphante, masculinité évanescence. Pour les hommes, leur mère, leurs grands-mères, avec elles toutes les femmes qu'ils ont croisées et aimées sur le chemin de l'hominisation, les ont un jour fascinés. Pour les femmes, père, grands-pères, amants, époux, tous un jour confondus sous le vocable de mâle, les ont attendries et souvent irritées. Cela n'a jamais cessé. Enfance, adolescence, maturité, vieillesse n'y changent rien. Accumuler des connaissances ne modifie pas le penchant. La marque de la différence, tout est là! Deux mondes si proches et si étrangers unis dans le même espace social. Alter non ego, couple de raison et d'aliénation. Génitrice *versus* procréateur, nourricière *versus* producteur, confidente *versus* protecteur, aimante *versus* passionné, la liste est infinie. La femme, univers limité aux seuls désirs masculins, l'homme limité aux seuls projets féminins? Un peu court, quand même.

Qui serait le mieux placé pour en parler? L'envie conjugulée aux doutes doit l'emporter sur la forclusion. Dont acte!

Analyser la différence des sexes sous l'angle de la neurophysiologie expose aux critiques fondées de réductionnisme et de partialité. Ce n'est pas faux.

Figurer en un temps « t » des données et les considérer comme des généralités est hasardeux. Cela pose comme

vérités des éléments de compréhension ponctuels, assemblés de façon subjective. L'écueil est d'importance. Précisons que les informations, même les plus sûres, évoluent quelles que soient leurs sources. Les idées partagent le même sort. Fragmentaires un jour, elles apparaîtront demain toujours incomplètes. La réflexion n'en est pas moins nécessaire. La recherche scientifique apporte tôt ou tard d'autres propositions. Toujours plus pertinentes, elles entraînent inéluctablement l'élaboration de nouvelles hypothèses. Un nouveau temps « t' ». L'infirmité future d'un argument n'affaiblit pas son intérêt aujourd'hui.

Le sujet est complexe. Il se prête dans le présent à beaucoup d'élucubrations; elles ne peuvent le circonscrire. Trop de substance, trop de paramètres pour penser le clore à une date. L'incertitude subsiste sur toute théorisation. Elle n'est pas exclue ici. Toute hâte à conclure n'aurait aucun sens, même pour un avenir proche.

Le sujet a mûri en quelques années. Articles, ouvrages, études se sont multipliés, interpellant les histoires personnelles de chacun. On y retient que les relations avec l'autre sexe ont une importance capitale à chaque étape de la vie. Les compositions de rôle en témoignent. Tendresse, séduction, domination, rejet, soumission... L'inventaire est loin d'être complet. Trêve de simplifications. La matière est bien plus riche.

Écrire sur les femmes en tant qu'homme, avec mobile apparent, tient de l'inconscience. L'incompétence est révélée sans pitié, l'affirmation, gonflée en fatuité. L'arrogance n'est pas de mise. Trop de gêne, trop de proximité. N'était le support salvateur des neurosciences, la tâche eût paru impossible. Aide précieuse pour la transgression des embarras, elles autorisent quelques libertés avec les présupposés.

Beaucoup d'êtres pensent un jour avoir trouvé l'amour absolu. Beaucoup également vivent les déconvenues

inhérentes à son déclin. Épreuve et rebondissement. Grandeur et vicissitude. La passion contient en germe les impressions d'incomplétude de sa fin, bien avant les regrets. Multiplier les expériences ne change rien. Inévitablement, tôt ou tard surgit la sensation désagréable de n'avoir rien compris. Encore une fois! Manège de la vie relationnelle, où les humains s'épuisent par incompréhension mutuelle. Deux points forts! L'inaptitude globale des hommes à appréhender les attentes et les besoins des femmes n'a d'égal que le sentiment d'insatisfaction de ces dernières. La frustration des hommes, fragilisés par leurs désirs, n'a d'équivalent que l'inaptitude des femmes à en mesurer la portée. La déception, amère, en est l'éprouvé partagé. Le vécu d'abandon en est le corollaire. L'adage selon lequel les sentiments amoureux sont éphémères est l'écho de cette ignorance commune.

Les femmes aujourd'hui apparaissent, dans le maillage social, très différentes de leurs grands-mères et *a fortiori* de toutes les lignées féminines qui les ont précédées. Sous toutes les latitudes, même les plus éloignées du modèle occidental, existe un débat sur leur place dans la société. Leur implication croissante dans les décisions varie certes en fonction de l'histoire des peuples et des pouvoirs en place, mais n'en est pas moins un fait. Hors esprits chagrins, un mouvement de fond vers l'égalité des rôles, doublée de l'indépendance économique, même contesté, est en cours. Il est contemporain d'une mutation plus globale des sociétés humaines. Les liens, les codes traditionnels se réorganisent différemment. La cellule familiale ancestrale éclate. Elle est reconstituée *ad libitum* en de multiples compositions. Deux générations ont suffi pour ébranler des institutions opérationnelles depuis des siècles. Hasard ou nécessité des choix? Les femmes ont en partie réussi cette révolution. Avec l'instruction, la culture, elles accèdent à des postes à responsabilité

jusqu'alors impensables pour leurs aînées. La maternité, longtemps modèle de réalisation de soi, n'est plus une priorité. Des aspirations extrafamiliales et professionnelles prennent l'ascendant. Le bonheur à portée! Bref, un succès franc de l'adaptation et des luttes, valorisé en miroir par les organes de communication, tous genres confondus. La femme moderne, libre d'entraves passées, est, dans le social, l'égale de l'homme. On se féliciterait si cette assertion était intégralement et universellement vraie. Ce qui est loin d'être le cas. Il y a encore beaucoup à dire en politique, dans l'entreprise, au niveau des postes de direction. S'en tenir au constat d'un gradient évolutif favorable est une maigre consolation.

L'objet de la réflexion est cependant tout autre. L'égalité des sexes fait partie des enjeux sociétaux. Inscrite dans la Constitution, elle est la base même du contrat social. La doctrine posée ne fait apparemment sourciller personne. Tout de même! Elle doit faire l'objet de fréquents rappels. Mais que dire de l'élargissement du concept, au dogme à peine sous-entendu de l'égalité totale, étendue à tous les champs de la différence? Il s'agit certes d'un glissement subtil du sens, mais la sémantique nous a enseigné les dangers de tels dérapages lorsqu'ils s'inscrivent dans l'histoire. Une telle position ne va pas sans soulever des questions. Nouvelle vérité? Simple amplification? Idéologie?

Au-delà de sa représentation, le concept d'équité absolue se heurte aux inégalités génétiques, physiologiques, hormonales, psychologiques et, *in fine*, comportementales. Erreur d'appréciation? Évolution du genre humain? Derrière le paravent, quelques fondamentaux perdurent. Pour longtemps? Le prototype humanoïde intemporel et asexué nouveau est-il arrivé?

1

DIFFÉRENCES, VOUS AVEZ DIT DIFFÉRENCES ?

Ce livre est, dès le commencement de sa rédaction, une recherche de compréhension entre des logiques opposées. Exercice d'équilibre et de style, il n'est pas dans ses fondements un factum, mais reste celui d'un parti pris. L'absence ou la présence de différences entre les sexes, le poids de ce qui revient à l'inné ou à l'éducatif ont été déjà mille fois décrits et débattus. Qu'en retenir ? Un discours instruit, souvent habile, finement argumenté par les protagonistes, aiguisé au point de faire vaciller les arguments adverses, mais... peu décisif sur le fond. Devant tant de foudres, il est légitime de s'interroger sur la pertinence de débats si contrastés et si passionnés. Peut-on évoquer les caractéristiques du sexe de nos contemporains sans remettre en question le mythe de la révolution égalitaire des années 1960 ? Peut-on, par extension, traiter de la polarité sexuelle, qu'elle soit ou non en rapport avec le sexe génétique, sans friser la correctionnelle ? L'âpreté des discussions laisse à penser que non. Des décennies de glose pour rien. Le sexe sent encore le soufre au point de déclencher la polémique chaque fois qu'il est sur l'établi. Pas d'antidote actif. Les antichambres des laboratoires de recherche s'en repaissent. Le seul fait d'aborder théoriquement un point non consensuel expose inéluctablement à une surenchère de critiques. Tout est bon : le caractère partiel des études, le petit nombre de sujets étudiés, la fiabilité des méthodes, etc. Cela est vrai, mais

chacun des belligérants présente des cohortes comparables, et les méta-analyses qui valoriseraient mieux les résultats sont quasi inexistantes.

La conséquence? Une accusation plus ou moins virulente de manque d'objectivité ou, pire, de malhonnêteté intellectuelle des auteurs. Leurs travaux taxés de négligence peuvent aller dormir loin des projecteurs. La censure molle sans censure exprimée est maîtresse du jeu. Son œuvre est discrète, mais efficace. Chaque élément d'ouverture émis n'a d'autre choix que celui d'entériner à jamais deux visions du monde diamétralement opposées. L'une, fondée sur une égalité des sexes, posée comme une, indivisible et moderne; l'autre, assise sur les bases ancestrales d'un contrat social conservateur. D'un côté comme de l'autre, l'impasse. Toute immixtion, fût-elle mineure, dans ce partage manichéen du sens est par vocation condamnée. Sans doute faut-il, pour faire vaciller ce bel édifice de la pensée binaire, placer le débat à un autre niveau? Le minuit du modernisme conceptuel a eu raison de la fragile Cendrillon. Ses cendres, balayées d'un revers de manche par quelques suffragettes, ne prendront pas le chemin du Panthéon.

Des différences physiques perceptibles de genre existent. Personne ne conteste ces premières évidences. Les démarches, les gestuelles, les mimiques, les voix ne sont pas les mêmes. Plus encore, la taille moyenne des hommes, leur musculature, leurs formes, leur pilosité ne sont en rien semblables à celles des femmes.

Au-delà de ces marqueurs externes nettement tranchés pour le plus grand nombre, des signes plus internalisés prêtent davantage à discussion. Les stratégies de vie ou de survie, la façon de penser l'environnement, de le mettre en mots, le vécu des situations émotionnelles, la manière d'y répondre – autant d'éléments qui traduisent l'être au monde psychologique et social – sont, et de loin, moins manifestes.

C'est sur ces éléments précis que les courants et les vagues surfent au gré de l'évolution des mœurs, sans se soucier des bases neurophysiologiques de leurs apports. Et pourquoi pas ? Les contradictions ne sont pas le souci premier des acteurs de la mode et des thuriféraires des aspirations collectives. Les tendances sociétales, égalitaires ou non, toutes vouées à leurs extrémismes spectaculaires, sont aussi quelquefois source de progrès.

Un tout autre problème est le penchant des groupes humains à considérer tout acquis, entendu par le plus grand nombre, comme une avancée fondamentale de l'évolution. Le dogme obtenu, souvent au prix de longues et âpres luttes, devient idéologie. Nouveau totem, nouveau tabou. Le *Catenaccio* du prêt-à-porter intellectuel prend ses quartiers. Tout est désormais figé dans un jeu tacitement codé entre les « pour » et les « contre », qui deviennent, par contamination, les bons et les mauvais. Les deux camps devenus, par la force du propos, ennemis peuvent s'affronter dans un spectacle sans surprise, mais sans avancée non plus. Que l'important se dise ailleurs n'est plus le problème. La joute se suffit à elle-même.

Les données pourtant s'accumulent. Pour tout trublion décentré, l'idée d'une synthèse reste possible. Un maître mot : dépasser les polémiques. Les apports de la recherche actuelle sont assez riches pour bousculer les idées reçues.

Nous sommes très tôt identifiables sexuellement. Dès leur formation, les premières cellules portent en elles l'empreinte ineffaçable de leur spécificité de genre. Les chromosomes sexuels sont là et bien là, forts de leur distinction XX, XY. Point d'échappatoire, sinon dans quelques aberrations et la répartition des chromosomes, qui afficheront de toute manière des phénotypes

différenciés masculins ou féminins. Au pays du génome, la neutralité angélique n'a pas cours.

L'X fort et l'ineffable Y ne sont pas là pour le décorum. Leur puissance est phénoménale. En architectes de génie, ils dessinent des structures organiques diversifiées qui, dès leur fondation, sont propres au genre. La présence, homogène dédoublée de l'X ou hétérogène XY, construit la différence. Les cellules sexuelles, parmi les premières ébauches édifiées, imprègnent les futurs organismes de leur comptant d'hormones mâles ou femelles. Le suivi du chantier est compris dans le contrat, tout comme le service après-vente. L'apparition des premières cellules germinales, la différenciation des glandes sexuelles, le développement des organes cibles se font sous la férule bienveillante des chromosomes sexuels. Le poids des gènes est omniprésent.

Entrepreneurs, planificateurs, chefs de projet, directeurs de la production, contremaîtres, ouvriers, ils sont à toutes les manettes du fonctionnement des usines à hormones mises en place. Les premiers mois de vie intra-utérine sont sous leur tutelle. Toute velléité d'une quelconque autonomisation a sa sanction dans le pathologique ou le carrément anormal.

Toujours actif, l'Y, déjà dans les starting-blocks, marque les points initiaux. La testostérone, première hormone en circulation, masculinise le fœtus. Elle détermine les caractères sexuels physiques et donne au cerveau sa couleur mâle. Les œstrogènes seront plus tardivement opérationnels. Deux champs d'action pour deux molécules, si proches et si éloignées, au gré d'une enzyme, l'aromatase, qui fait passer de l'une à l'autre en deux ou trois opérations chimiques. Les mêmes causes produiront ultérieurement les mêmes effets. Les grandes étapes sexuelles de la vie des hommes et des femmes sont toujours orchestrées par ces mêmes hormones.

Chromosomes différents, hormones différentes, structures cibles différentes, rendu périphérique des sexes différencié; que de différences posées pour affirmer l'égalité absolue!

N'y aurait-il donc pas dans cette avalanche de dissemblances une contrepartie au niveau structurel cérébral? Une distinction sexuée purement fonctionnelle, sans répercussion anatomique aucune? Hémisphères corticaux, corps calleux, sous-cortex émotionnel et paléo-cerveau ne porteraient donc aucune trace de leur genre? À voir et revoir. Ou, autrement dit, un cerveau de femme est-il différent d'un cerveau d'homme?

Aïe! À vos scanners et autres formes d'imagerie cérébrale! Des preuves et des contre-preuves existent. Les outils n'ont pas tous la performance voulue, les échantillons testés ne sont pas tous homogènes. Les arguments fusent et se contredisent en esquissant, faute de mieux, un débat de fond sur la logique opératoire des systèmes. L'intérêt réside plus sûrement dans le trait polémique des protagonistes.

Les hémisphères cérébraux humains se sont différenciés de leurs cousins simiesques il y a si longtemps que l'on a voulu oublier l'ancestrale symétrie des premiers et la dissymétrie évolutive des seconds. Singes ambidextres et muets? *Sapiens* définitivement latéralisés et bavards? L'évolution a creusé là les sillons indélébiles et apparemment irréversibles du devenir humain. La symétrie mise de côté, le cerveau allait se développer à sa guise, acquérir en quelques millions d'années une cylindrée confortable. Les hommes, pensant bêtement leur développement achevé, dès la première autopsie venue, exhiberont devant un public d'anatomo-pathologistes déjà conquis la supériorité pondérale et volumétrique de leur organe. On sait les imbécillités auxquelles cette constatation a

conduit certains au XIX^e et au début du XX^e siècle¹. Les hommes ont une taille plus élevée et donc, proportionnellement, un cerveau plus grand. L'avoir gros et fort a toujours été un mythe masculin. La taille semble réellement n'avoir rien à faire dans la fonction. Ce n'est donc pas vers ce genre de preuve qu'il faut se tourner.

Revenons à la dissymétrie hémisphérique droite-gauche. Si son existence ne fait pas de doute, sa répartition fonctionnelle sexuée interroge encore. Les arguments ne manquent pourtant pas². Des travaux sérieusement conduits montrent que les femmes utilisent de préférence leurs deux hémisphères, les hommes se contentant d'un fonctionnement plus généralement droit³. Le corps calleux, tressé de faisceaux de neurones entre les hémisphères cérébraux, confirmerait cette différence à l'imagerie. Certaines de ces parties, comme le splénium, seraient moins développées et de forme sensiblement distincte chez les hommes. L'affaire est dans le sac. Le corps calleux des femmes, plus large par endroits, leur assurerait une meilleure communication interhémisphérique. Elles y trouveraient leur compte en affichant des qualités supérieures dans la sensorialité et la communication. Tout au plus, elles montreraient, face aux hommes hyperspécialisés unilatéralement, une légère faiblesse lorsqu'on aborde les mathématiques supérieures. Pas de quoi décorner un mouflon, mais tout de même, une différence grandie à

1. Broca P., « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », *Bulletins de la Société d'anthropologie*, 1861, 2.

2. Witelson S. F. (1991), « Cognition et morphologie du cerveau humain : quelques corrélations », *Revue de neuropsychologie*, 1(1), p. 29-54 ; Wisniewski A. B. (1998), « Sexually-dimorphic patterns of cortical asymmetry, and the role for sex steroid hormones in determining cortical patterns of lateralization », *Psychoneuroendocrinology*, 23(5), p. 519-547.

3. Mazoyer B. M., Tzourio-Mazoyer N. G. (2004), « Planum temporale asymmetry and models of dominance for language: a reappraisal », *NeuroReport*, 15, p. 1057-1059.

l'envi, source de nombreuses controverses plus ou moins académiques.

Que dites-vous ? Les femmes ne seraient pas les égales des hommes ? Une différence cérébrale (il y en a tant d'autres) devrait-elle avoir une traduction directe dans le monde social ou économique ?

Tracer une équation entre des données scientifiques et la composition en genre des groupes humains est non seulement hasardeux, mais réduit le propos à ce qu'il n'est pas : une justification. Il faudrait démontrer parallèlement que l'agencement sexué des sociétés sur une idéologie de domination des mâles s'est exclusivement fondé sur du rationnel. C'est loin d'être le cas. Le morphotype comparé des hommes et des femmes n'a pas changé depuis des dizaines de millénaires, et pourtant l'évolution a tour à tour mis en avant des sociétés fondées sur des principes de patriarcat ou de matriarcat, malgré le poids des mâles dominants. Les déesses mères ont précédé les totems phalliques, les amazones, les preux guerriers. Le passage de la chasse à l'élevage, de la cueillette à l'agriculture au cours du néolithique, en instaurant la sédentarisation, a certainement joué un rôle fondamental dans la place respective qu'occuperont désormais les cultes et la femme dans la société. Les scientifiques proposent les résultats de leurs recherches, les exégètes interprètent ces données. Le problème est la stérilisation du débat qui ne manquerait pas de se produire si l'anathème frappait toute avancée. Le neurophysiologique ne se confond pas avec le sociologique, même s'il imprime son sceau sur ses évolutions. Le psychologique n'est plus bien loin. Les rapports humains se font et se défont au rythme des soubresauts de l'événementiel. Latitude dans le choix de l'élite, liberté de séparation, ouverture d'esprit, facilité des recompositions, tout devrait se dérouler à merveille. Avec

la certitude du prêt-à-penser, cette vérité en deçà des Pyrénées n'évite pas pour autant les incompréhensions. Les hommes, chercheurs impénitents de solutions, prisonniers d'un langage plus informatif, activistes forcenés, s'opposeraient encore de nos jours au discours émotionnel des femmes, plus en attente d'un besoin de complicité. Hommes en espoir d'admiration, femmes dans le besoin désespéré de faire confiance. Beaucoup d'écrits ont ratissé le sujet.

Anatomie, biologie et physiologie se partagent le champ des différences. Difficile d'établir, dans le cadre d'un seul ouvrage, la liste exhaustive de leur étendue. Un résumé en quelques chapitres suffira-t-il pour se forger une idée?

Fécondation, nidation, embryogenèse, développement fœtal, petite enfance, enfance et puberté diversifient avec le temps des structures construites sur la différence. Même dans un cerveau en évolution permanente, les remaniements fondamentaux ne sont pas légion. Avec les expériences nouvelles, des liaisons neuronales se créent, des dendrites se développent, mais des structures identifiées comme telles ne naissent pas ou ne disparaissent pas tous les jours. Le schéma directeur sexué, même mis à mal, perdure. Femmes et hommes montrent leur différence au-delà de leurs déclarations d'intention, fussent-elles sincères.